

**Extrait de *Ainsi pleurent nos hommes*, de Dominique Celis (Belgique - Rwanda),
éditions Philippe Rey (France)**

Des voisins du cabaret, dont deux beaux-frères (note bien ça, Lo), ont calomnié la disparition de Vincent. Rappelle-toi cette époque formidable. Le déclenchement de la guerre. L'avènement de la vérité, selon l'Évangile de Caïn. Pouvoir, dans la lumière triomphale du jour, détruire peinarde les Tutsis. Accusés de trahison. D'allégeance à la rébellion. Voire, dans le cas de Vincent, d'intégration.

Alors. Un vendredi soir de décembre 90. Quinze jours après l'esquive burundaise. Au cabaret de son père, Kwa Célestin.

Il battait son plein. Inopiné. Un silence. Juste, le bourdonnement de la télé. L'agitation dans la cuisine. Le bruit des chaises. Reculées. La reprise des conversations. L'ouïe. Aux aguets. Ils étaient là. Les militaires du quartier.

Célestin a déposé son plateau. Il les a accueillis. Il a légèrement bégayé.

– Bienvenue. Que puis-je vous servir ?

Le courtaud du groupe lui a répondu par une monumentale gifle. Célestin a vacillé. Ses lunettes se sont cassées.

– Espèce de traître ! Nous venons chercher tes fils.

Célestin a voulu négocier. S'est fait tanner le cuir. Là, dans son établissement. Devant sa clientèle. Lâche. Complice. Ou menacé. Devant sa femme. Ses enfants.

Les deux filles, les cadettes, aidaient leur mère aux fourneaux.

Les trois garçons, des jeunes hommes dans la vingtaine, étaient attablés avec leurs oncles paternels par alliance et des amis. Ils jouaient aux cartes et buvaient des bières.

L'arrestation des frères aînés de Vincent, lesté chacun de deux casiers de Primus, a pris cinq minutes. Tu connais le pays. Tout le quartier était là. Enfin, tout.

Caïn. Attroupés, pour goûter l'algarade.

Donc. Vincent recouvrait des forces à Buja. Ses frères étaient écroués à Ruhengeri 1. Pour haute trahison. Les beaux-frères, tu vois, d'obscurs scribouillards administratifs, ont récupéré le commerce de Célestin.

Tu connais le pays. Les familles. Les nôtres.

Tu nous connais.

Ni scandale. Ni frontal.

Scénariser la concorde.

Les visages étaient lisses. Amènes.

Les beaux-frères, Caïn dévisagés, n'ont pas été confrontés.

Trop risquant.

Célestin n'a rien dit à ses sœurs. Ses sœurs n'ont rien dit à Célestin. Tous se parlaient, personne ne se disait rien.

C'était beau à voir cette entente familiale.

Cette capacité à rester joyeux en phase terminale.

Désormais, le bar affichait complet en permanence.

Kwa Célestin était devenu l'officine des soldats du quartier Muhima et de sa pègre. Ils drainaient derrière eux un cortège de lèche-bottes, de maîtresses, de putains et d'ivrognes. Servis par Célestin. Dégradé garçon de café. Rabaisé. Tu sais comment l'Afrique siffle le personnel domestique, cet innommable, pour l'appeler. Sa femme, maintenue à la cuisine. Ses filles, promues. Elles travaillaient en salle maintenant. Plus seulement le week-end. En journée, après l'école.

Les clients les appréciaient. Ils s'essuyaient les yeux sur leurs fesses prénubiles. Improvisaient des correspondances baudelairiennes.

Par exemple. Entre leur humidité fantasmée et la fraîcheur de la Primus. Ils patientaient leur tour. Question de principe. D'être corrects. D'abord, les beaux-frères. C'était devenu leur commerce. Leurs biens. Des imbéciles de Tutsis, suppôts des *Inkotanyi*, les diffamaient en silence. Ils auraient fait incarcérer leurs propres neveux pour pouvoir spolier Célestin. Exproprier ses filles de leurs corps.

La vérité éclatera ! Un jour.

Ce jour est advenu. Dimanche, 23 décembre 90. Fin d'après-midi. Chaud.

Célestin était au marché central à l'arrivée des militaires.

Énervés. En effet, ils accusaient les petites sœurs de Vincent, *ces orgueilleuses*, de traîner à dessein pour les servir. Que cette insolence, ça commençait à bien faire. Ils ont pris à témoin la clientèle, déjà nombreuse, affluant du culte religieux ou des obligations familiales.

Alors. Les soldats se sont servis. Sur elles. Dans les chiottes.

La mère criait. Ils lui ont beuglé de la fermer. Elle n'a pas obtempéré. Ils l'ont abattue.

Célestin, les militaires ne l'ont pas vu entrer, s'est précipité sur son épouse. Il s'est fait frapper. Railler. De chien renifleur de charogne.

– *Icyitso* 1 ! Apporte des bières !

Je te l'ai écrit. À Istanbul, Vincent m'a saturée de détails. Je t'en fais grâce. Les soldats ont empoigné les filles, dénudées, hors des toilettes. Ils les ont tapées par terre. Au milieu du cabaret.

Claironné.

– *Noheli nziza* 2 ! Tournée générale !

Kigali, dimanche 25 mars 2018

Lawurensiya, tu es là ?

La nuit du 23 au 24 décembre 90, la mère et les cadettes ont été liquidées. Vincent est rentré au Rwanda pour le réveillon de Noël. À Kigali, au terminus du bus, il a rencontré Clotilde, la mère d'un de ses trois amis. Elle lui a raconté *les incidents* de la nuit.

Lawurensiya, retiens bien aussi le prénom de cette imposteure, *Clotilde*. La salope, va !

Je continue. Lo. Tu connais les gens. Quand c'est gratuit, on accepte de faire la queue.

Vincent insistait sur l'absence d'émotion de son père.

– Mon père. C'était quelqu'un, tu sais.

Célestin avait assisté aux viols de ses filles. Impassible. (C'est resté dans les annales du quartier Muhima.) Lo, tu penses bien, le Célestin, jamais il ne leur aurait offert ce plaisir.

Les filles raidies, le bistrot s'était vidé. Les militaires ont embarqué Célestin et ses sœurs, sur l'insistance de leurs maris, les beaux-frères, gavés de leurs nièces.

Le lendemain. Le 24 décembre 90.

Le bus venant de Bujumbura s'est garé à midi pile en ville. Vincent est descendu, heureux et inquiet. Il s'est arrêté cinq mètres plus loin pour acheter une cigarette. Il était en train de la griller, assis sur un pick-up en stationnement, quand une femme lui a fait un geste discret. Il n'a pas cillé. Elle tenait un coin de son pagne sur la bouche. Il a reconnu Clotilde, la mère d'Antoine. Un du quatuor.

Elle s'est appuyée sur la camionnette, à distance de lui. Ils semblaient être deux passants, par hasard accolés au même véhicule. Elle a dénoncé la veille. Les meurtres de sa mère et de ses sœurs. Elle pleurait sans bruit. Antoine... Lui aussi.

Il avait fait la queue... Il s'en vantait dans les estaminets.

Clotilde a refusé d'énumérer les noms des violeurs. *Ce serait trop long*. Vincent l'a crue. Elle dénonçait son propre fils !

– *Mwana wanjye* 1, réfugie-toi à Buja.

Elle refusait de l'abriter.

– Tu ne comprends pas ou quoi ? Tes amis intimes, mon Antoine, tes oncles, leur famille, *baragushaka* 2. Tu ne comprends pas ? Ton père, tes frères et tes tantes paternelles sont en prison. Ta mère et tes sœurs, avait décédées.

Vincent n'avait plus assez d'argent pour repartir au Burundi.

Elle lui avait glissé un billet et avait déguerpi. Il était près de 13 heures.

Il l'a regardée filer. Petite grosse dynamique.

Il la connaissait depuis toujours. Clotilde, la maman d'Antoine. Antoine.

Elle lui a sauvé la vie.

Lawurensiya, il est 1 h 30 du matin. Buja. Arrivée vers 20 h 30.

Vincent s'est rendu directement au bar fréquenté par son oncle maternel. Présent. Entouré de sa bande de gais lurons. Des Rwandais. Personne n'a posé de questions. Personne n'a plus parlé, non plus. Ils ont partagé des bières. En silence.

Rentrés tard. La tante a ravalé des récriminations à la vue de Vincent.

Elle a écarquillé les yeux. Étouffé un cri. Ils sont allés se coucher. La nuit. Vincent s'est relevé. Fumer dans la cour. L'oncle l'a rejoint. S'est assis à ses côtés. Sur le pas de la porte de son atelier de menuiserie.

– Vincent. J'ai besoin de savoir.

Vincent a soupesé chacun de ses mots. Pour protéger le tonton. Il a raconté. Avec prudence. Avec lenteur. Les heures se sont écoulées.

– Vincent. Tu me dissimules quoi ?

– *Ndabura icyo mvuga* 1.

– Et en français ? C'est une langue sale. Comme eux. En français, tu ne peux pas ?

Alors. Vincent a débusqué les mots de l'humiliation. Son père. Ses cadettes.

– Vincent. Et ma sœur ? Ma sœur ? Ta mère ?

L'aurore les a accueillis au même endroit. La tante a apporté un thermos de thé au lait à son mari. De la bouillie de sorgho très sucrée à son neveu. Vincent, ça l'a touché cette attention. Affaibli. Cette douceur. Voilà. L'année scolaire a repris. Il était en dernière année du secondaire. Il ne révisait pas. Il écoutait les infos. Il faisait du sport.

Trois semaines après le carnage de Noël, Vincent a eu dixhuit ans.

C'était le 22 janvier 91.

Le tonton s'était saigné. Il lui a offert un vélo. Pour lui, père de filles, Vincent était le fils manquant. Le lendemain. Le 23. Les *Inkotanyi* ont attaqué la ville de Ruhengeri et libéré les leurs du pénitencier. En représailles, les massacres systématiques des Tutsis ont débuté. Vincent a su. D'instinct. La mort de son père et de ses frères. Le 23 janvier 91 était un mercredi.

Pages 70-76

Tous droits réservés